

Jean-Pierre Rey

La route
de la Foi

Extraits

Récits

Éditions Glyphe

Préface

PENDANT DES SIÈCLES, la route de la soie a permis à l'Occident de communiquer avec l'Asie et de recevoir ses trésors et ses richesses. La route de la Foi emprunte le même chemin de communication avec l'Orient et a pour bagages le christianisme, la philosophie et la science. Les missionnaires catholiques, notamment les Jésuites François Xavier et Matteo Ricci, ont été des pionniers sur ce chemin dès le xvi^e siècle.

Les Missions étrangères de Paris, avec d'autres congrégations, se sont inscrites dans ce dynamisme, afin d'accomplir l'« œuvre de l'homme pour répondre au dessein de Dieu », comme l'écrit Jean-Pierre Rey dans l'épilogue. Avant d'être des saints, et parfois des martyrs, ces missionnaires étaient des hommes, en quête de Dieu certes, mais avec leurs fragilités d'hommes.

Dans notre monde actuel, l'engagement missionnaire reste comme hier un mystère. *La route de la Foi* contribue à l'approcher. C'est l'histoire d'un homme, Eugène-Maurice Verdeille, un confrère missionnaire qui, à l'âge de 25 ans, se trouve confronté à Pékin à la pire des inhumanités : la révolte des Boxers.

Il fait ensuite face à des tracasseries et à une incompréhension tout aussi douloureuse qui nous renvoie à des querelles anciennes dans l'Église : la cohabitation de pratiques religieuses ou animistes antérieures avec le dogme et la liturgie catholiques. L'exclusion d'Eugène-Maurice, signe d'un raidissement des autorités ecclésiales de l'époque, peut nous sembler étonnante aujourd'hui.

Jean-Pierre Rey s'est engagé en écrivant *La route de la Foi* dans un travail de double réhabilitation :

- réhabilitation de l'action évangélisatrice de l'Église, et je suis sensible à ce projet ;
- réhabilitation d'un homme exceptionnel par sa capacité d'acculturation à la Chine et par son immense érudition. Nul ne peut dire, après avoir lu ce livre, si le Père Verdeille était plus grand que son œuvre ou si son œuvre le dépassait.

Il peut arriver aussi, c'est une autre leçon de *La route de la Foi*, que l'évangélisation croise le chemin de la grande Histoire. C'est le cas ici pour l'Indochine qui deviendra le Viêt-nam.

La route de la Foi est enfin un chant d'amour pour un peuple et sa culture multimillénaire qui ne peut que favoriser le dialogue entre l'Asie et l'Occident. À mesure que le lecteur avance dans la lecture, il a envie d'aller plus loin, envie d'en savoir davantage.

Je formule mes vœux que *La route de la Foi* reçoive le grand succès éditorial qu'il mérite.

Père Sénéchal

Supérieur général des Missions étrangères de Paris

Le plan divin

Préface.....	11
Prolégomènes.....	15
Une enfance aveyronnaise.....	19
La vocation.....	27
Les Missions étrangères de Paris.....	31
Vers l'Orient Extrême.....	37
À Pékin.....	43
Le sabre et le goupillon.....	47
Missionnaire en Chine.....	51
Un sinologue averti.....	57
Missionnaire au Viêt-nam.....	63
La légende de la Dame Blanche.....	77
Une visite aux Mei-Fa.....	83
Le monastère de la montagne Ou-Taï en révolution.....	89
Un tou-ti cupide.....	105
La visite canonique.....	113
Agathe Wong.....	123

Fa-Tche, le Fou des Fleurs.....	127
Confusion conjugale.....	151
Un père de famille attentionné	
La chanson de Mou-lan.....	159
Anciennes relations de la Province de Canton	
avec l'Empire chinois.....	167
Un mandarin breton.....	181
L'Académie de Yuelu.....	185
Le conseiller du prince.....	189
Épilogue.....	193

La visite canonique

LA VISITE CANONIQUE est une institution très ancienne dont l'origine est attribuée à saint Paul qui visitait les communautés chrétiennes qu'il avait lui-même fondées sur le pourtour du bassin méditerranéen. Elle permet à la hiérarchie catholique d'encourager les fidèles et de vérifier sur place la vie des communautés ou le travail et la pensée des pasteurs.

En 1910, la décision est prise par les instances de la rue du Bac de diligenter une visite canonique auprès de Maurice Verdeille. Le Supérieur général des Missions étrangères de Paris, Pierre Fleury, désigne pour cela deux prélats de terrain, en poste non loin de Saïgon. Mgr Louis-Marie Pineau, vicaire apostolique du Tonkin oriental, à Haïphong, est une grande figure des missions en Indochine. Il est accompagné dans sa tâche par Mgr Paul-Marie Ramond, vicaire apostolique du Haut Tonkin, à Hung Hoa. Le choix de ce dernier n'est pas le fait du hasard. Paul-Marie Ramond est d'origine aveyronnaise, né à Montlaur, dans

l'arrondissement de Saint-Affrique. Il a fréquenté, vingt ans avant Maurice Verdeille, le petit séminaire de Belmont sur Rance et il a croisé le curé d'Anglars, Jean Delmas, en 1879, au grand séminaire de Rodez. La visite canonique, en effet, ne relève pas de la procédure inquisitoriale. Il ne s'agit pas ici de faire avouer, éventuellement sous la contrainte, le pécheur, de le condamner et de lui faire expier sa faute. La visite canonique se veut bienveillante, confraternelle, l'objectif étant d'aider le présumé déviant à éclaircir sa pensée et à retrouver la vraie voie.

Les échanges se déroulent à Saïgon, en octobre 1910, tout au long d'une semaine. Ils ont été préparés par un questionnaire soumis à Maurice Verdeille qui renvoie aux dogmes principaux de la foi et aux règles et obligations canoniques qui s'imposent aux clercs.

Maurice confirme son adhésion sans ambiguïté aux dogmes issus des textes saints, mais aussi de la tradition et du magistère – la double nature du christ, humaine et divine, La Trinité – plus généralement au Credo de Nicée Constantinople, à l'Immaculée conception de la Vierge Marie, à l'infailibilité pontificale.

Bref, le Père Verdeille n'est ni nestorien, ni arianiste, ni luthérien. Il ne prêche pas non plus pour une église évangéliste américaine, redoutable concurrente. Mais là n'est pas le problème.

Mgr Ramond mène l'entretien. Mgr Pineau reste un peu en retrait et s'attache à prendre soigneusement des notes.

– Mon Fils, vous êtes avec nous, en Asie, depuis dix ans. Votre apostolat au service des indigènes est salué par tous. Vous avez conduit au baptême un nombre considérable de païens. Qu'avez-vous appris au contact de ce peuple bouillonnant de vie et de cette terre irriguée du sang de nos martyrs ?

– Mon Père, j’ai débarqué en Chine en pleine révolte des Boxers. J’ai découvert alors la violence la plus extrême, la haine de l’homme pour l’homme, et en particulier vis-à-vis des étrangers et des chrétiens. J’ai vu des enfants massacrés dans les bras de leur mère. J’ai vu les récoltes, les maisons et les églises incendiées. J’ai entendu le dernier râle des mourants, achevés à l’arme blanche. Toutes choses que nous n’avons pas connues, Dieu soit loué, dans notre lointaine terre de l’Aveyron.

– La vie terrestre n’est pas un chemin semé de roses et l’homme a quitté le Jardin d’Eden, chassé du Paradis après la faute.

– J’ai appris ici qu’avant d’annoncer la Bonne Nouvelle, le missionnaire a le devoir de soigner, d’éduquer, de protéger, de reconforter. Mais aussi de nourrir. Et d’assurer un logement. La parole ou l’exemple des plus belles vertus ne peut pas suffire. Comme nombre de mes frères missionnaires, j’ai tenté d’introduire dans les villages la culture de la pomme de terre, du seigle et du topinambour.

Maurice Verdeille développe alors devant ses deux interlocuteurs, soixante ans avant Dom Helder Camara, ce qu’on appellera bien plus tard la théologie de la libération : nourrir le corps avant d’abreuver l’âme ou l’esprit.

Les deux prélats sont l’un et l’autre convaincus, comme la plupart des aventuriers de Dieu en mission, de la supériorité de l’univers religieux qui est le leur. Nous sommes loin de la compréhension et encore moins de l’adaptation à une civilisation chinoise dont la richesse est pourtant indéniable. Maurice Verdeille, parce qu’il est allé plus loin que la plupart de ses frères missionnaires dans l’appropriation de la langue et de la culture chinoise, a franchi le mur de verre de l’interdit : c’est un initié. Dès lors la question s’impose

avec force dans l'esprit des deux visiteurs : le Père Verdeille a-t-il rompu les ponts, a-t-il renié le message de l'Évangile, celui de l'Église, celui de la tradition et celui de la hiérarchie ecclésiale ? Le Père Verdeille est-il un renégat ?

– Mon Fils, vous avez réalisé un travail remarqué pour apprendre la langue de nos ouailles et faire vôtre la culture chinoise. Vos textes publiés dans les revues les plus savantes en témoignent. Cette fréquentation intime de l'histoire de ce continent, de son art, de ses penseurs et de ses Lumières, je pense à Confucius et au Bouddha, laisse certainement une empreinte sur un homme de 35 ans.

– Mon Père, la Chine n'est ni un pays de sauvages, ni un pays de rustres sans civilisation. Les habitants sont d'une politesse exquise. Les enfants respectent leurs parents bien mieux que de nombreux enfants européens. La mise en place d'un clergé indigène est une chose indispensable ; sans religieuses, sans prêtres, sans évêques chinois ou tonkinois, les missionnaires européens s'épuiseront devant l'immensité de la tâche. Il faut aller plus loin et engager une réflexion théologique qui s'affranchisse du modèle de la civilisation européenne.

– Peut-on mettre sur le même plan notre religion avec le bouddhisme qui n'est qu'une philosophie sans Dieu ?

– Notre sainte religion et le bouddhisme ont des points de convergence. Ainsi en est-il de la morale et des valeurs qui y sont attachées, comme la miséricorde, la douceur, la pureté, l'amour de la vérité, l'humilité, le souci de ne faire du tort à personne. Ces vertus sont celles du Sermon sur la montagne ou des Dix commandements de Dieu au Peuple Élu.

Le Père Verdeille doit reprendre son souffle, poser sa voix ; il joint les mains et poursuit, un ton plus bas :

– Quand je parle à des Annamites de la hiérarchie de nos créatures angéliques, anges, archanges et séraphins, ils croient reconnaître leurs génies et leurs fées, qu’ils appellent « tou-ti » ou « tcheng-hoang ». Et, pour eux, nos anges déchus que sont les diables et les démons correspondent aux « khoei » des Chinois et aux « ma-qui » des Annamites.

Alors que les religions primitives étaient surtout locales ou nationales, le christianisme comme le bouddhisme, comme, d’ailleurs, l’islam, aspirent à l’universalité. Quel que soit son pays ou sa race, quiconque peut adopter l’une ou l’autre. Ainsi s’expliquent leur prosélytisme et leurs nombreux missionnaires. Des deux côtés on veut faire le bien et fuir le mal, même si la notion de péché recouvre des réalités différentes. Enfin, les deux religions se fixent comme objectif le salut, sur la base d’une rédemption de l’homme.

Après un silence, Mgr Ramond reprend la parole.

– Ne craignez-vous pas, mon fils, de vous égarer dans le relativisme de certains pour lesquels tout est également vrai, tout est également juste ?

– Non, Monseigneur, il n’y a pas de confusion possible. Le bouddhisme vise à libérer l’homme de l’erreur en le détachant du monde et de ses illusions. Il s’agit d’une thérapeutique et d’une éthique de l’efficacité. Le christianisme, fondamentalement, est un acte d’amour divin pour l’humanité, amour de Dieu, par Jésus-Christ son fils, et dans l’Esprit Saint. En dépit de sa séduction, le bouddhisme n’est qu’un faux système de délivrance. Car il s’occupe d’un faux problème, celui de la souffrance, au lieu de se pencher sur l’origine du mal qui est le péché, cause de souffrance. La foi au Christ proclame le salut

comme délivrance du péché ; le bouddhisme promet de soulager la peine.

Mgr Pineau intervient alors, pour la première fois depuis le début de l'échange, comme pour porter le coup de grâce :

– Peut-on concilier, à votre avis, le sacrement de l'extrême-onction, le rituel funéraire de notre Sainte Église, avec le culte des anciens que pratiquent les populations chinoises ou annamites ?

– Mon Père, face à un rituel, face même à un sacrement, la réponse ne fait pas de doute ; il faut la chercher là où se trouve l'amour. Je parle ici de l'amour des anciens, vivants ou morts. Le culte des ancêtres est le dogme premier. J'ai été souvent, comme vous certainement, mes chers Pères, harcelé par les indigènes qui m'interrogeaient :

« Pourquoi être venu chez nous, de si loin ? »

« Pourquoi n'êtes-vous pas resté avec vos parents ? »

« Est-ce qu'ils ne t'aiment pas ou bien est-ce que tu ne les aimes pas ? »

– Soyez plus précis, mon Fils, si vous le voulez bien : vos Chinois convertis, et ils sont très nombreux, nous connaissons votre zèle apostolique, continuent-ils, après avoir reçu le baptême, de pratiquer le culte de leurs ancêtres. En d'autres termes, détruisent-ils l'autel des ancêtres que chaque païen possède en sa demeure ?

C'est la question piège. Et Maurice Verdeille, qui sait que le magistère de l'Église n'a jamais résolu ce point, de reprendre :

– La Congrégation de la Propagande, depuis sa fondation en 1622, a toujours invité les missionnaires à prendre en compte les aspects positifs des civilisations non chrétiennes, en évitant d'exporter outre-mer les

mœurs et les coutumes de l'Europe. C'est ce que nous avons tous appris, rue du Bac.

L'amour plus grand qu'un sacrement, l'amour au-dessus du rituel ; l'entretien touche à sa fin. Le dernier mot revient au missionnaire : ni reniement, ni contrition.

– Monseigneur, les peuples qui occupent cette terre d'Orient croient à l'existence d'une vie après la mort depuis les temps du néolithique. Quatre mille ans avant l'avènement sur terre de notre Seigneur Jésus-Christ. Ils ont toujours cru que les anciens, défunts, pouvaient interférer sur leur vie présente. À la même époque, les peuples qui occupaient l'Europe, les Celtes comme les Ruthènes de mon Aveyron natale, étaient animistes. Ils adoraient les idoles.

Le rapport de visite canonique est transmis rue du Bac avant Noël, pour être examiné par le Supérieur des Missions étrangères de Paris.

Celui-ci en adresse trois copies à la Curie romaine.

« *Non possumus* », glisse le Cardinal Rafaël Merry del Val, Secrétaire d'État : « Nous ne pouvons pas accepter le comportement et les idées du Père Verdeille »

« *Non possumus* », lâche le Cardinal Girolamo Gotti, Préfet de la Congrégation de la Propagande : « Nous ne pouvons pas valider ses confusions théologiques. »

« *Non possumus* », souffle le Cardinal Mariano Rampolla, Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, qui cite, pour en finir, Mathieu (18) : « Si ta main ou ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-les et jette-les loin de toi. »

Il s'agit de trois prélats intransigeants et rigides, le noyau dur de la Curie, dans ces temps difficiles où la France est secouée par les séquelles de la séparation de l'Église et de

l'État. Le Vatican est toujours traversé par les fractures nées de l'élection du Pape Pie X, en 1903, lequel s'est engagé à lutter durant son pontificat contre les sectes et les « erreurs pullulantes ». Le sort de Maurice Verdeille se trouve lié à des enjeux de pouvoirs au Saint-Siège, bien étrangers au vécu quotidien et à l'engagement apostolique d'un missionnaire en Indochine.

Les empereurs romains, aux jeux du Cirque, abaissaient le pouce pour condamner le gladiateur en difficulté : « *pollice verso* » hurlait la foule, « *pollice verso* » confirmait l'empereur.

La messe est dite. Le nom d'Eugène-Maurice Verdeille est rayé des tablettes des Missions étrangères de Paris. Il n'appartient plus à l'institution ecclésiastique selon la formule de la notice biographique du missionnaire. Celui-ci n'est toutefois pas excommunié. Il ne sera pas brûlé vif, rue Catinat à Saïgon, comme l'a été Giordano Bruno, en 1600 à Rome, pour crime d'atomisme, de néopythagorisme et de néoplatonisme. Le siècle des Lumières est passé par là.

Très loin, là où le soleil se couche, Pierre et Césarine ont quitté notre vallée de larmes et de misère. Ils reposent en paix dans le petit cimetière du village, au pied du clocher. C'est leur fils aîné, Pierre-Alexis Verdeille, mon arrière-grand-père, qui conduit désormais le troupeau de vaches au pré des Bourines.

Maurice se plonge ce soir, dans la petite cellule de la mission qu'il va bientôt quitter, sur les Commentaires de Matteo Ricci:

– le culte des ancêtres a cohabité avec toutes les formes religieuses qu'a connues la Chine depuis la nuit des temps. Ricci ne le considérait pas comme une forme d'idolâtrie ; ce culte avait plutôt pour fonction d'enseigner le respect des anciens et l'amour filial ;

– le confucianisme antique parlait du « Seigneur d'en haut », une figure sacrée qui présentait les mêmes caractéristiques, pour Matteo Ricci, que le Dieu des Juifs et des Chrétiens ;

– enfin, pour le missionnaire jésuite du tournant du xvii^e siècle, la pensée et la morale chrétienne étaient parfaitement compatibles avec le confucianisme antique.

Trois siècles séparent le jésuite romain Ricci, fierté de son Ordre, et le missionnaire aveyronnais rejeté par sa Congrégation, alors qu'ils sont parvenus l'un et l'autre, au terme de leur engagement, aux mêmes conclusions.

Le Père Verdeille est la dernière victime de l'interminable « Querelle des Rites » qui, pendant deux siècles, a opposé les jésuites à leurs frères franciscains et dominicains. Les premiers avaient toujours permis, contrairement aux seconds, que les chinois baptisés continuent d'observer le culte des défunts, mais aussi participent aux célébrations confucéennes de remerciements. Aux xvii^e et xviii^e les papes successifs ont divergé sur ce point : Innocent X, Alexandre VII, Innocent XIII, avant que Clément IX s'en remette « aux circonstances et aux cas particuliers ». Pour ajouter à la confusion les jésuites demandèrent à l'empereur Kangxi, de la dynastie des Qing, de se prononcer sur la signification – religieuse ou civile – des rites confucéens. L'édit, favorable aux jésuites, qu'il a émis sera contredit par son successeur, l'empereur Yongzheng.